

Jacques HURÉ

Un siècle de présence iranienne dans le récit français 1872-1963

(Des *Nouvelles Asiatiques* au *Fou d'Elsa*)

Tard, à partir seulement de la seconde moitié du XIX^e siècle*, l'Iran apparaît à l'horizon de la littérature française comme une sorte d'espace d'écriture. C'est à Nerval que l'on doit cette découverte, non encore reconnue jusqu'à ce jour, diffuse dans le *Voyage en Orient* (où l'Iran apparaît comme l'une des destinations du pèlerin d'Orient, et peut-être même comme le sens qu'il convient de donner à ce mot, celui d'une spiritualité), réaffirmée dans le texte ultime, majeur, de toute l'œuvre, *Aurélia*, à travers l'insertion dans le texte des trois noms sacrés du shī'isme, *Allah!*, *Mohammad!*, *'Alī!*. A cela fait écho, au début du XX^e siècle, la formulation, plus précise, de M. Barrès qui écrit dans ses *Cahiers*, en 1907 : "J'ai toujours eu le goût et le désir des chose persanes. Pendant des années, je n'ai pu lire le nom de Kerbela ou le nom

* Voir page suivante. lignes 22-3. Nous ajoutons que La Fontaine avait puisé le sujet et le canevas de certaines de ses fables dans le *Jardin des roses* de Sa'di (La Redaction).

des Alides sans être ému d'amour. (..) *Il me faudrait leur théologie et surtout leur mystique*". On n'est pas surpris alors de lire dans la première page de son récit de voyage au Levant la réaffirmation de son désir: "Il est curieux que je n'aie jamais pu satisfaire l'attrait qui m'appelle *depuis toujours* vers Bagdad et Chiraz! Quelque chose m'apparente aux Persans, qui sont les plus intellectuels des artistes; j'ai passé d'innombrables moments avec leurs poètes; j'ai vécu de ce que m'avaient apporté de leur horizon deux, trois amitiés précieuses; j'ai cultivé cette nostalgie, mais nos habitudes et mille exigences nous attachent plus solidement que la corde au piquet". On décèle donc, du moins dans ce laps de temps, qui est celui où se dessinent les idées de la modernité, une nette aspiration à découvrir l'Iran, à donc connaître l'Iran, peut-être parallèlement à ce qui se passe sur le terrain de l'archéologie avec l'œuvre des Dieulafoy, ou comme si la question posée par Montesquieu, en 1721, demeurerait pertinente, ou comme si elle s'insérait naturellement dans la réflexion des intellectuels français.

Pour y répondre, l'écrivain du XIX^e dispose des traductions contemporaines des poètes persans. Ce qu'Edgard Quinet a justement qualifié de "Renaissance orientale" s'exprime à travers, entre autres, la floraison, tardive il est vrai (sauf pour Sa'di dont *Gulistan* a été traduit en 1634 par du Ryer, et en 1704 et 1791) des traductions de poètes persans: de Farid-Uddin 'Attar (*Mantiq al-Tayr*,) par Garcin de Tassy en 1857, de Djâmî (*Medjnoun et Leila*) par Chézy en 1805, de Firdousi (*Shah-Nameh*) par Jules Mohl de 1838 à 1878, de Hafidh [Ḥāfiẓ] ("Trois odes"), par Ed Servan de Sugny, en 1852, de Sa'di, (*Bostan*), par Defrémery en 1859, par Nicolas en 1869. Toutefois, ces traductions ne semblent pas atteindre l'écrivain français qui demeure ainsi séparé du discours persan, qui ne peut y puiser les éléments d'une construction littéraire (ce qui s'est produit dans le cas de l'Espagne moresque). En même temps, l'ignorance de l'histoire de l'Iran (qui n'est officiellement rompue pour ainsi dire que par l'établissement de relations diplomatiques normales, soit permanentes, en 1854) s'oppose à l'élaboration d'une sorte de modèle romanesque du genre de ce que l'histoire des Ottomans a abondamment suscité, au XVII^e siècle, et qu'a seulement laissé

entrevoir, en ce temps, la publication de la nouvelle “historique” anonyme, de *Tachmas, prince de Perse* (“arrivée sous le Sophy Soliman aujourd’hui régnant”, donc dans les années 1670).

La réponse à la question posée viendra d’une autre direction que celle des traductions, de celle du voyage, qui connaît, sur le plan historique, son épanouissement entre 1855, le voyage de Gobineau, et 1908, celui de Marthe Bibesco (c’est l’époque, un long demi-siècle –de 1850 à 1914–, de la découverte de l’Orient entier, durant laquelle s’élabore toute l’œuvre orientaliste de la littérature française). Toutefois si le voyage en Iran donne lieu à l’habituel récit de voyage, il ne suscite pas un récit du type de ceux qui sont inspirés par l’Orient proche, Egypte, Levant, Turquie, comme le montre avec éclat l’exemple de Gobineau qui écrit d’abord un récit, événementiel, *Trois Ans en Asie* (1859), puis, bien plus tard, à partir de 1872, une suite de récits différents qui allient la connaissance de l’Iran acquise par le voyageur à l’art de la transformation du réel dont la maîtrise est le propre de l’écrivain. On constate dans les deux autres récits de voyage, ceux de Loti et de Mme Bibesco, ce que l’on peut appeler l’effet littéraire iranien, l’émergence d’une assimilation directe de la quintessence du lyrisme iranien représenté par la poésie de Hâfiz rencontrée à Chiraz, et, par osmose, celle d’un ton particulier qui fait de l’évocation de l’Iran une célébration de la fonction poétique du discours. Telle est la voie qu’Aragon retrouvera, après l’ère des voyages (en 1963), en voulant suivre Goethe et son *West-östlicher Diwan*, à travers la thématique de Medjnoun empruntée à Djâmî. Cet ensemble, le récit français d’inspiration iranienne, a contribué non seulement à définir l’altérité de l’Orient, mais aussi à amorcer le débat actuel sur l’héritage de l’Iran dans la pensée contemporaine. Avant de préciser ces deux points, il convient sans doute de distinguer ce que l’on entend par *récit* iranien.

On étudie le rapport entre le texte et la littérature, pour ne retenir ici que le texte... littéraire. La découverte de l’Iran produit divers degrés de ce type de texte. La “relation de voyage” d’abord, le degré zéro de la création littéraire pour ainsi dire, texte dans lequel le narrateur décrit ce qu’il voit aux fins

d'instruire, voire d'édifier, mais sans intervention de la subjectivité. Sur ce sujet, le modèle reste l'ouvrage magistral de Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée, la Susiane*, "relation de voyage" (publiée à Paris, en 1887, chez Hachette). On suit alors l'itinéraire (d'Erivan, à Tehran, Isfahan, Chiraz, Firouz Abad, le Karoun, Basrah, Bagdad) d'une expédition d'explorateurs, catalogue d'images intéressantes certes, mais dépourvues du commentaire interne, qui ornent les images d'un récit de voyage de l'écrivain, le texte d'un P. Loti par exemple. A cette catégorie appartient également la relation de voyage de Gobineau qu'il publie en 1859, soit de "la brillante randonnée de la légation tout entière de Bouchyr à Tehran, comportant deux mois de marche dans des conditions vraiment exceptionnelles". Sachant qu'il fait figure de pionnier en ce domaine, Gobineau poursuit un but pédagogique, il donne un cours d'histoire, comme le montre le deuxième tome (la nation, la religion, les soufys, l'état des personnes, les caractères, les relations sociales, résultats probables des rapports entre l'Europe et l'Asie), et la littérature n'y a pas de place. En revanche, dans le texte littéraire, le récit iranien, le souci d'instruire ou celui de produire une monographie s'effacent au profit du désir de plaire, qui n'est que celui de refléter la séduction de la réalité iranienne, le véritable maître du récit. L'Iran, devenu sujet, et objet, d'écriture, occupe l'espace délimité essentiellement par *Les Nouvelles Asiatiques* de Gobineau. Le texte court de la nouvelle reconstruit, à chaque occasion, une certaine image de l'Iran modelée sur tel ou tel thème de l'inspiration de l'écrivain, par exemple le voyage, le souvenir du Caucase, l'expérience du diplomate, voire, comme dans le cas des "Amants de Kandahar", celle, affective, de l'auteur lui-même. *Les Nouvelles Asiatiques*, qui ont bénéficié de l'édition érudite qu'en a faite Jean Gaulmier en 1965, occupent une place à part dans le domaine littéraire des relations entre l'Orient et l'Occident, car elles résultent d'une expérience privilégiée de l'Iran, connaissance scientifique, acquise pour l'ensemble de l'Iran, et regard poétique qui fait sortir, du terrain de la nostalgie, les voix du désir d'Orient qui dérangent quelque peu l'harmonie du discours occidental. On retrouve un écho de cette virtualité d'ébranlement dans deux textes postérieurs, moins

ambitieux mais également intenses, deux récits d'un voyage d'itinéraire presque identique (de Rasht à Isfahan, ou de Bandar Abbas à Rasht), à une époque à peu près semblable, 1900 pour Pierre Loti, avec *Vers Ispahan* (revenant des Indes, il effectue en Perse un voyage privé du 17 avril au 7 juin), 1906 pour Marthe Bibesco, auteur de *Les Huit Paradis*. Si l'on peut apprécier aujourd'hui, dans *les Nouvelles Asiatiques*, le rapport de l'auteur à l'Iran, il n'en va pas de même avec *Vers Ispahan*, sans doute réédité tout récemment, en 1988, chez C. Pirot, mais avec une préface qui ne contient pas une seule fois le mot Iran, et sans aucune note. Quant au livre de M. Bibesco, il n'a pas été réédité depuis 1925...

On dispose donc d'un ensemble de textes littéraires – récits sur l'Iran – dont il convient de rechercher le sens qui s'en dégage. C'est Gobineau, sous l'effet de sa longue pratique de l'Iran, qui réussit à le fixer, à légitimer ainsi l'écriture de l'Iran dont le but est la définition de l'altérité:

“Dans les Nouvelles ici rassemblées, le but qu'on s'est proposé a donc été de montrer un certain nombre de variétés de l'esprit asiatique et en quoi, cet esprit, observé en général, s'éloigne du nôtre. Ce sont les observateurs pénétrés de cette vérité qui se sont montrés les plus propres à vivre au milieu des Persans (...). Quand on l'a oubliée (...) on ne formule plus que des jugements ridicules: on se borne à les (les populations) trouver perverses par cela seul qu'elles ne ressemblent pas aux Européens. La conclusion nécessaire à tirer de ce jugement serait qu'elles représentent la corruption tandis que les Occidentaux sont la vertu. Afin de ne pas tomber dans un pareil non - sens, il ne faut pas parler des Asiatiques en moraliste”¹.

Le refus d'exercer le regard du moraliste (pourtant l'une des traditions du discours humaniste français depuis l'âge classique) purifie utilement l'horizon de l'interprétation de l'Iran, et permet d'abord l'affirmation de sa différence d'avec l'Europe. Plus encore, l'Iran devient le miroir des défauts, ou de la perversité, de l'Occident. Dans *Les Nouvelles Asiatiques*, Gobineau dépeint une société orientale encore éloignée du mirage de l'occidentalisation, riche de sa personnalité (même si certains de ses aspects

1. Gobineau, *Nouvelles Asiatiques*, édition de Jean Gaulmier, “Introduction”, Paris, Garnier, 1965, p. 7.

sont sujets à sévère critique), et qui offre ainsi l'exemple d'une société fidèle à son passé, un passé qu'il reconnaît, à la suite de Gustave Dugat comme l'origine véritable de la personnalité, ou de l'identité, de l'Occident. Rappelons la célèbre phrase de Dugat en 1853 dans "l'orientalisme rendu classique en France":

«Athènes et Rome ne peuvent plus suffire aux besoins de l'esprit humain (...). L'histoire de l'homme n'est pas reléguée dans deux villes, deux contrées (...) C'est sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain».

Phrase à laquelle fait écho celle que Gobineau trace en conclusion de *Trois Ans en Asie*:

«On voudra juger de l'homme sur ce qu'il a été et sur ce qu'il a fait dans toutes les régions de la terre, et on reconnaît qu'il n'est pas moins intéressant pour nous de l'étudier en Asie qu'à Athènes: lorsqu'on aura compris qu'en définitive c'est là que se sont accomplis les faits les plus considérables et les plus féconds»².

Cette primauté reconnue à l'Asie façonne les personnages chargés d'exprimer l'Iran, tous, positifs ou négatifs, marqués du sceau de l'authenticité d'une humanité riche d'enseignements. Par contraste, le type de l'Européen (celui qui vit, travaille, en Iran) apparaît parfois comme symbole de valeurs menaçantes. Tel est le cas des Russes dont les opérations militaires au Caucase menacent la culture des peuples subjugués ("La danseuse de Sh."), ou même celui des officiers français recrutés comme instructeurs de l'armée persane et dont la méconnaissance de la psychologie iranienne engendre des incidents "diplomatiques", ou traduit l'irruption, dans le tissu de l'identité orientale, de qualités antinomiques lourdes de conséquences à terme. Gobineau semble pressentir pour l'Iran (mais ce sera celui de l'Orient tout entier), le drame de l'introduction de l'ordre occidental dans toutes les formes de la vie sociale. Le héros de "la guerre des Turcomans", Kerym fait le procès de ces "instructeurs", et, au-delà des prémisses d'occidentalisation:

«Le mal, c'est qu'il y a des instructeurs européens, et tout le monde sait qu'il n'est rien de plus brutal et d'inepte comme l'un ou l'autre de ces

2. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, Paris, Grasset, 2 tomes, ici tome 2, p. 279.

Féringhys. (...) Ils voudraient faire de nous des bêtes de somme, ce qui serait détestable, et, s'ils devaient réussir (...) la vie ne vaudrait plus rien (...) L'on deviendrait absolument comme des machines et on n'aurait plus même la faculté de respirer qu'en mesure»³.

Ainsi l'Iran doit exposer, ou rendre sensible, sa personnalité par opposition à ce qui définit l'Europe, une Europe, faut-il préciser, qui, à cette époque tente déjà de s'imposer comme modèle à tout l'Orient, ce qui risque de diluer, voire d'effacer les valeurs de l'identité orientale. Ce risque, Pierre Loti le mesure, sur la route d'Ispahan comme il l'a fait antérieurement à Constantinople, comme il le fera à Pékin. On lui doit cet avertissement, sous la forme d'un thème majeur de notre littérature, de l'inéluctable disparition de l'immense culture de l'Orient, le véritable patrimoine de l'humanité, sous l'effet du choc de l'Orient avec la modernité qu'incarne l'Occident. Durant son bref séjour en Iran, il note une fois, comme en une gravure, la disharmonie d'une image d'occidentalisation. Il visite, à Téhéran, le grand vizir:

«Là encore l'accueil est de la plus aimable courtoisie. Du reste, n'étaient les précieux tapis de soie par terre, et, sur les fronts, les petits bonnets d'astrakan, derniers vestiges du costume oriental, on se croirait en Europe: quel dommage, et quelle erreur de goût!.. Cette imitation, je la comprendrais encore chez des Hottentots ou des Cafres. Mais quand on a l'honneur d'être des Persans, ou des Arabes, ou des Hindous, ou même des Japonais - autrement dit, nos devanciers de plusieurs siècles en matière d'affinements de toutes sortes, des gens ayant eu en propre, bien avant nous, un art exquis, une architecture, une grâce élégante d'usage, d'ameublements et de costumes -, vraiment c'est déchoir que de nous copier»⁴.

La Perse aiguise la prise de conscience de l'opposition entre Orient et Occident. L'Orient restitue le passé, mystérieusement indispensable à la conscience, car il conduit à la connaissance de soi à travers la lecture de ce qu'il maintient fixe dans la mobilité des jours. Loti fit de la lecture de ce qu'il appela le "vieil Orient" un exercice pédagogique nécessaire à l'humaniste et au poète.

3. Gobineau, *N.A.*, p. 196.

4. Loti, Pierre, *Vers Ispahan*, suivi de *Notes prises en Perse*, édition établie par Pierre P. Loti-Viaud et Michel Desbruères, Paris, C. Pirot, 1988, p. 254.

Comme la rencontre avec la ville impériale des Ottomans, celle de l'Iran de 1900 lui révèle la réalité du passé immobile d'une humanité idéale, quasi-pastorale, à l'écart des turbulences des échanges avec l'Occident. Chiraz lui en donne l'image qu'il fixe ainsi dans l'écriture:

«Tout ce que l'on voit est idéalement oriental, ces jardins, ces kiosques d'émail; au premier plan, ces colonnes, ces vieillards à silhouette de mage, et là-bas, derrière les cyprès noirs, cette ville telle qu'il n'en existe plus. On est comme dans le cadre d'une ancienne miniature persane, agrandie jusqu' à l'immense et devenue à peu près réelle. Une odeur suave s'exhale des orangers et des roses; l'heure a *je ne sais quoi d'arrêté et d'immobile*, le temps n'a plus l'air de fuir...»⁵.

Ce "je ne sais quoi" n'est autre que ce que Proust, lecteur de Pierre Loti, retrouvera, et qu'il nommera "un peu de temps à l'état pur", et dont l'auteur de *A la Recherche du temps perdu* eut l'intuition que l'Orient, (qu'il ne connaissait pas autrement que par la lecture des *Mille et Une Nuits*) était la vivante représentation. En Orient, ce qui nourrit le désir occidental du passé, c'est le rappel incessant de l'histoire, de la mémoire des faits, ou des personnages, toujours présents dans ce que l'on appelle "l'imaginaire collectif" de l'Occident. "Au contact de l'Orient fabuleux, nos pâles imaginations s'illuminent", écrit M. Bibesco à propos de Kashan. Dans les ruines de Takht-i-Djamchid [Taxt-e Jamšīd] (Persépolis), Loti prend la mesure de la profondeur du temps de l'histoire perse, qui ici comme ailleurs, n'est pas limité au temps de l'islam, ce qui produit un accroissement du champ de conscience de l'observateur:

«En foulant ce vieux sol de mystère, mon pied heurte un morceau de bois à demi enfoui, que je fais dégager pour le voir; c'est un fragment de quelque poutre qui a dû être énorme, en cèdre indestructible du Liban, et – il n'y a pas à en douter – cela vient de la charpente de Darius... Je le soulève et le retourne. Un des côtés est noirci, s'émiette carbonisé: le feu mis par la torche d'Alexandre!.. La trace en subsiste, de ce feu légendaire, elle est là entre mes mains, encore visible après plus de vingt siècles!... Pendant un instant, les durées antérieures s'évanouissent pour moi (...»⁶.

5. Idem, *Ibidem*, p. 103.

6. *Ibidem*, p. 134.

C'est le champ de l'histoire du monde qui est ainsi révélé, ouvert, à la conscience du voyageur et à l'écriture du poète dans des termes, ici, qui annoncent l'entreprise conduite à l'échelle de la personne, par M. Proust.

L'écrivain français a su distinguer le cadre de l'altérité de l'Iran, et rendre ainsi plus aisée la lecture de ce qui compose le centre du sujet, l'identité de l'autre. En morcelant ses réflexions, son discours littéraire sur l'Iran, à travers plusieurs récits, Gobineau donne une juste mesure de la polyphonie de la voix iranienne. En premier lieu, et seul à pouvoir le faire, il noue l'écriture de l'Iran à son déploiement à travers l'espace persan tout entier. Bien plus, comme le montre avec éloquence "La vie de voyage", il suggère que le discours se définit comme sa propre dispersion dans cet espace, à l'image de la nomadisation, du déplacement dont la caravane incarne le sens. Dire l'Iran c'est ainsi assigner à l'écriture le but de reproduire la mouvance de la caravane, l'écarter des règles classiques de la composition du discours pour seulement en faire l'écho de multiples paroles, récits courts, conjoints là, sans logique, mais forts de l'évocation d'un moment de vérité. Un tel but ne peut être atteint que par le récit de la traversée d'espaces, soit de fragments diversifiés de l'identité iranienne qui ne peut être saisie dans sa totalité que par la compréhension de sa diversité, celle que lui impose au premier chef la géographie. *Les Nouvelles Asiatiques* réussissent à représenter l'Iran parce que chacune d'elles raconte un voyage sur l'espace de l'Iran: dans le Nord, au Caucase (la danseuse de Shamaka) de Damghan à Kaboul (l'illustre magicien), de Chiraz à Tehran (Histoire de Ganber-Aly), de l'Azerbeïdjan à la frontière avec le Turkmenistan (la Guerre des Turcomans), d'Erzurum vers l'est (la Vie de voyage). Ainsi chaque fragment de l'espace iranien est associé à la construction de l'image de l'altérité, et, surtout, est-il montré qu'il n'y a pas d'écriture véritable de l'Iran sans son éclatement dans toutes les directions, sans la multiplicité et la fragmentation de l'écriture elle-même. Sur ce point, la leçon de Gobineau est magistrale. Les récits de voyage de P. Loti et M. Bibesco, qui se développent sur l'axe vertical Rasht/Bouchyr ou Chiraz, ne peuvent donner de l'Iran une image aussi juste. Ils ont toutefois le mérite de constituer un

document, trop ignoré de la critique, sur la fin de l'âge de l'absolutisme, celui de la dynastie Qadjar, et l'on retiendra le regard que pose M. Bibesco sur la Perse qu'elle découvre. Le lyrisme féminin sert de support à l'esquisse de sujets parfaitement représentatifs de l'identité iranienne, et traités avec souci de dire vrai, comme le montrent les quelques exemples suivants:

-**les femmes**: "Les femmes sont bien plus strictement voilées qu'à Constantinople ou dans les autres contrées d'Orient. Celles que l'on rencontre dans les rues sont recouvertes d'une longue cagoule de mousseline qui descend de la naissance du nez jusqu'à leurs genoux. Les yeux mêmes, contrairement à l'usage des autres pays musulmans, se dissimulent ici sous un réseau de fines mailles blanches".

-**le Shah**: "Shahinshah, je pense à vous (...). Peu m'importe, ô Roi de Perse que vos soldats aient des fusils sans poudre et les pieds nus, que votre empire ne connaisse plus de routes, depuis que les chemins construits par Xerxès se sont effacés (...). Vous êtes néanmoins le seul homme vivant, appelé chaque matin par des bouches d'hommes: "Horizon du monde, Ombre de Dieu, Seigneur des Orient et des Occidents".

-**Ispahan**: "Je suis au centre de la rose emblématique. Et puisque l'univers sensible s'arrête pour nous à la limite de notre regard, je trouve modeste les Persans qui disent: "Isfaghân nesfi djihan" (Ispahan la moitié du monde), car, la voyant, je suis tentée de dire: "Ispahan contient le monde"⁷.

La distinction de ces éléments contribue à préciser les données de l'altérité qui entourent en quelque sorte le noyau de l'esprit iranien, la religion, la poésie, réalité plus grave, moins soumise aux fluctuations du temps, plus essentielle.

Gobineau le montre: le discours sur l'Iran, le moins érudit soit-il, implique obligatoirement la référence aux diverses formes de la spiritualité iranienne, le shi'isme bien sûr, mais aussi (comme on peut le lire dans "La vie de voyage"), la religion du Feu (zoroastrisme), le christianisme (Arméniens), diversité de religions qui reflètent celle des peuples iraniens dont le même texte souligne la variété. Au reste Gobineau attire ailleurs l'attention sur l'importance pour l'esprit occidental de connaître les "religions et les philosophies de l'Asie centrale". Les

7. Bibesco, Marthe, *Les Huit Paradis*, Paris, Grasset, 1926, p. 19, 64, 101.

voyageurs, Loti et M. Bibesco, sont impressionnés par les manifestations shi'ites de 'Achoura dont ils recueillent l'écho qui leur révèle l'intensité du sentiment de compassion, ou de Passion pour le martyr, des shi'ites d'Iran⁸.

On peut ajouter que la dimension mystique de l'islam iranien, telle qu'elle fut perçue par M. Bibesco (p. 172)⁹, est rappelée, sans doute pour la première fois dans un texte français, ce qui paraît constituer l'une des premières manifestations de ce qui deviendra bien plus tard, grâce aux travaux de Henry Corbin, l'étude de l'ésotérisme du shi'isme qui elle-même se situe dans la perspective actuelle de la recherche de l'orientalisme conçu comme remède à la crise de la conscience européenne.

La ferveur pour l'Iran est celle que l'on porte au monde des symboles, donc du langage imaginaire. L'Iran devient le lieu de la parole imaginaire ("imaginale" dira H. Corbin). C'est celui de la parole poétique. Goethe l'avait déjà établi, célébré, mais avec les seules ressources dont il disposait, et en dehors de la relation vivante que fait naître le voyage. Or le voyage en Iran comporte la rencontre, à Chiraz, du souvenir de Hâfez et de Sa'di. Sans doute ces noms, le mausolée (tombeau et jardin) de chaque poète, éveillent-ils l'intuition poétique davantage qu'ils ouvrent à la compréhension directe de l'œuvre, forcément toujours plus ou moins inaccessible. Il reste cependant qu'ils expriment, quelqu'en soit le ton, la fonction poétique qu'exerce l'Iran sur l'imaginaire européen. C'est sans doute l'une des grandes leçons à retenir, si l'on prend en compte la démarche d'Aragon, qui, avec *le Fou d'Elsa*, dans le sillage de Goethe, reconnaît à l'Iran l'antériorité, l'autorité donc, de la célébration de l'amour fou. Aragon s'inspire de Djâmî, l'auteur de *Layla ve Madjnoun*, (l'une des parties de *Haft Aurenk [Owring] / Sept trônes*), pour établir l'architecture de son poème, immense récit d'amour du dernier poète de la Grenade musulmane, qui s'achève sur l'expression d'une sorte d'allégeance du poète français à son modèle persan, en quoi il

8. On en lit la description dans *Vers Ispahan* (édition C. Pirot, p. 156, 157), et dans *Les Huits Paradis*, p. 133. et p. 135.

9. M. Bibesco expose une théorie du soufisme qu'elle relie à Nietzsche: "Onze siècles avant Nietzsche, il accorde aux individus supérieurs le droit pratique de se gouverner indépendamment des lois générales" (*Les Huit Paradis*, p. 172).

faut peut-être voir le dévoilement d'un des sens les plus secrets de toute son œuvre poétique.

«C'était un jour d'été, beau comme un coq. An-Nadjdi déplongeait des ténèbres, (...) or, il avait perdu de vue al-andalous, et le pays des Ifrandj (... Où va-t-il? ...) Il arrive dans un pays de tout autre splendeur. Herat! ô ville de Timouâr! Et le voici devant le catafalque... J'entends répété ce nom qui semble devenu sanglot *Djâmî! Djâmî! Djâmî!* (...) La source de sa pensée est tarie, le sol où se posait, son pied nu, brûlé. Comment trouvera-t-il désormais vers Elsa ce chemin d'aîlès et de vent qu'il devait à la vivante poésie, à la musique inspirée, au délire de feu de Djâmî? J'étais la flèche et toi le bras qui tend la corde. (...) A présent l'arc est détendu, le ciel obscur, les feuillages de la forêt refermés... Djâmî! Djâmî, de qui je n'étais que le chant prolongé!»¹⁰.

Ainsi est reconnu, en notre temps, le lien qui relie l'écriture poétique à l'héritage persan.

La présence iranienne dans le discours français est réelle, mais –signe de l'aveuglement occidental– mal perçue, peu étudiée c'est-à-dire (on ne voit pas que le travail de Nayereh Samsami, *l'Iran dans la littérature française*, de 1936 (PUF) ait été complété). L'analyse littéraire pourtant doit jouer son rôle dans l'étude du monde, et principalement dans l'histoire des relations entre l'Occident et l'Orient vers où convergent aujourd'hui les réflexions de tous.

10. Aragon, *Le fou d'Elsa*, Paris, Gallimard, 1963, p. 419, 420.